
Hélène Gaudy

Si rien ne bouge

Éditeur: Éditions du Rouergue

Parution: septembre 2009

Responsable cessions de droits:

Elisabeth Beyer

e.beyer@actes-sud.fr



© Jean-Marc Baisière/Éditions du Rouergue

BIOGRAPHIE Hélène Gaudy est née à Paris en 1979. Elle est auteur, en littérature jeunesse, d'*Atrabile* (éditions du Rouergue, coll. « doAdo », 2007) et a également participé à plusieurs ouvrages collectifs, dont *Une chic fille* (Naïve, 2008) et *Vingt ans pour plus tard* (Elyzad, 2009). Elle fait partie du comité de rédaction de la revue *Inculte*.

PUBLICATIONS *Vues sur la mer*, Les Impressions nouvelles, 2006 (deuxième sélection du prix Médicis).



Comme chaque année depuis sa naissance, Nina, quatorze ans, passe l'été sur une île méditerranéenne. Cachée dans la pinède, la maison avec piscine est un lieu protégé où les vacances se déroulent selon un rythme immuable, sans drame ni fissure. Mais cet été-là, Sabine, une adolescente de deux ans plus âgée va, par sa seule présence, perturber l'équilibre familial. Les belles vacances basculent rapidement dans un jeu féroce. Désœuvrées et saisies d'une sensation de puissance, Nina et Sabine testent sur les autres de nouveaux rapports de force. Jusqu'à ce que les choses aillent trop loin. Nina et sa famille découvrent alors jusqu'où ils sont prêts à aller pour que rien ne bouge.

Avec la précision d'une entomologiste, Héléne Gaudy ausculte une famille bien sous tous rapports, confrontée à l'irruption d'une gamine étrangère à son milieu. Dans le paysage tranquille d'une île du Sud, adultes et adolescents vont être entraînés dans une spirale dangereuse. Minutieusement, chaque phrase nous emporte plus loin encore dans l'exploration d'une amitié fabriquée, intense et cruelle, dans une montée permanente de la tension. Un second roman d'une mécanique redoutable.

De loin la maison est légère et bancale. Un coup de pied et elle se brise. La porte bloque, à cause de la terre qui s'est accumulée durant l'hiver, à cause des murs qui se déplacent, des murs tordus du plafond pas droit. C'est ce qui fait le charme de la maison, ils disent, les murs tordus les murs en carton, c'est ce qui fait le charme des maisons de vacances perchées oubliées là comme des cabanes de gosses.

Il faut tirer la porte vers soi en enfonçant la clé. Nina essaye tous les ans mais n'y arrive jamais. Tous les ans, sa mère l'encourage, cette année c'est la bonne, et à chaque fois Nina se dit, si quelqu'un nous poursuit comme dans un film d'horreur, je resterai à la porte avec le tueur qui se rapproche, je resterai à la secouer et je ne pourrai pas entrer.

Cette année, sa mère ne lui propose pas d'essayer d'ouvrir la porte. Elle ne dit rien sur la terre qui s'accumule, sur les murs pas droits les murs de guingois. Cette année, elle est plutôt fière de cette maison pas si mal, de la pinède et de la piscine, de la mer en contrebas. Fière de les montrer à quelqu'un.

Nina, juste derrière sa mère, regarde Sabine en coin. Elle espère qu'elle voit tout, tout autour. Que rien ne lui échappe. Ni la mer ni la piscine ni les pins qui sont si grands si vieux. Elle voudrait lui montrer les choses une par une. Voir s'agrandir ses yeux. Le regard de Sabine lui fait une boule de joie dans la gorge, une fierté duveteuse, un roucoulement silencieux qui change le son de ses mots quand elle dit avec détachement, tiens, les Sénéchal sont arrivés. Elle montre à ses parents la maison d'en face qui émerge derrière les arbres, la bâtisse de pierre, ses volets grands ouverts.

Les autres années, elle ne dit jamais, tiens, les Sénéchal sont arrivés.

Sa mère lui répond avec un sourire, oui, j'ai vu leur voiture dans l'allée. Nina hoche la tête. Elle voudrait bien ajouter quelque chose, un souvenir opportun montrant davantage encore qu'elle est ici chez elle, l'étendue de sa complicité avec les Sénéchal, avec les pins la mer la piscine, l'une de ces petites remarques d'habitué des lieux qui ne procurent pourtant cette satisfaction particulière que lorsque l'habitude n'est pas complète, le lieu pas encore tout à fait possédé.

Elle hoche de nouveau la tête. Ne rien perdre du regard de Sabine, des mouvements de la tête de Sabine sur son cou épais, des pieds de Sabine qui piétinent dans la terre et les aiguilles de pin.

Sabine ne tourne pas la tête vers la maison des Sénéchal. Elle ne regarde pas non plus la mer. Elle fixe la piscine, s'en approche.

Nina voudrait la saisir par le bras, la pousser devant elle pour qu'elle entre la première. Elle poserait ses mains sur ses épaules et la guiderait pour ne rien perdre du regard qu'elle ne manquerait pas de poser sur la cuisine américaine au bar en bois, la table basse au milieu de la pièce, pour lui montrer sa chambre, leur chambre, comme elle a tant imaginé le faire. Mais Sabine fixe la piscine.

À l'intérieur, les parents posent les bagages, allument le compteur électrique. Nina regarde Sabine s'approcher de la piscine. En faire le tour. Ne pas regarder la mer, juste la piscine. La boule douce dans sa gorge remonte. Le regard de Sabine sur la piscine. Sur sa piscine à elle. Elle la rejoint doucement, pour ne pas déranger, et sourit d'un sourire qu'elle voudrait moins comblé. Sabine a une moue légère qui fait remonter son nez en trompette. Y a pas d'eau, elle dit.

Les villages, les vrais, sont tous à l'intérieur de l'île, regroupés serrés entre les montagnes. En bord de mer il y a surtout des maisons comme celle-là, branlantes et blanches, le plus souvent vides. La côte est plate. Des lauriers-roses la bordent. Ils viennent ici depuis des années. Quand on a trouvé un endroit comme celui-là on n'a plus besoin de chercher ailleurs. Un lieu qu'on retrouve chaque été, exotique, constant, inchangé.

En ville, d'habitude, ils ne vont que le soir, de temps en temps, pour faire plaisir à Nina parce que ses parents resteraient bien tout le jour, toute la nuit dans ce lieu dont il devient inconfortable, douloureux presque, de s'extraire. Nina piaffe et s'ennuie dès que le jour baisse, dès que le noir efface la présence de la mer et des jeux de la plage. La ville lointaine alors s'allume.

Nina toujours s'habille avant de sortir, c'est fou le temps que tu passes dans la salle de bains pour en ressortir pareille, dit son père. Nina s'habille pour rien, pour pas grand monde, juste pour se surprendre dans les miroirs comme si elle se croisait par hasard. Puis la voiture entre dans la ville. Ils se garent près du port. Nina avance seule devant ses parents. Elle maintient toujours entre eux la même distance. Elle voudrait mener la marche mais sent bien qu'ils la guident comme un chien qu'on promène.

Hélène Gaudy

Si rien ne bouge

La nuit, leur maison et celle des Sénéchal sont les seules lumières dans la pinède. Pourtant il y a d'autres demeures, cachées dans la végétation en une disposition faussement aléatoire qui vise à recréer l'apparence des villages. Il faut s'approcher du rivage, passer les pins et leur ombre, pour apercevoir la découpe lumineuse de la côte. Chaque année, ici, des souvenirs identiques se succèdent et s'annulent, si bien que Nina ne garde de cet endroit que les images qu'elle y retrouve tous les ans, comme si le temps ne passait pas, ne modifiait rien, comme s'il était impossible d'y grandir. Nina à qui il n'arrive pas grand-chose imagine souvent avec un appétit coupable les drames immenses ou minuscules qui feraient qu'une année se différencie des autres, se fiche dans le décor et le fissure enfin. Tous les ans, elle construit un scénario différent. Quand l'accident de voiture, affaibli par l'habitude, perd de son intensité, elle remplace la tôle tordue les lambeaux de chair par une silencieuse disparition parentale. Elle se lèverait un matin et plus personne. Les arbres s'agiteraient seuls dans la pinède comme dans un film muet.

Cette année, Nina ne sait pas par quoi remplacer l'accident de voiture et l'évanouissement cotonneux de ses parents dans le silence de l'île. Cette année, pour l'instant, elle ne se pose pas la question.

Ils n'ont pas encore rangé leurs affaires, ouvert les placards poussiéreux. Ils tentent de donner le naturel de l'habitude à des gestes qu'ils ne font jamais lorsqu'ils sont seuls. Mettre une nappe sur la table. Ouvrir une bouteille et proposer aux filles de tremper leurs lèvres dans le vin épais. On dirait un soir d'anniversaire, se dit Nina, ne manquent que des bougies sous la tonnelle, la nuit est douce et le bruit de la mer se devine sourd, rassurant. On dirait un soir d'anniversaire en mieux puisque même les anniversaires tous les ans se ressemblent alors qu'aujourd'hui tout est inhabituel, même le son de leurs voix que Nina trouve changé.

Nina a toujours préféré manger à l'intérieur mais là, elle refuse la veste que son père tente de poser sur ses épaules, son père que depuis quelques heures elle s'est mise à appeler Samuel, sans prévenir. Il l'a regardée avec une fierté légèrement ironique, celle qu'on réserve à ceux qui jouent aux grands, qui peut-être le sont déjà bien plus qu'on ne le croit mais qui semblent toujours singer des habitudes pourtant adoptées depuis longtemps. Ne parvenant pas à appeler sa mère Lise, Nina préfère ne pas l'appeler du tout. Pour lui demander quelque chose elle effleure son bras dont elle retrouve pour l'occasion le contact sec, bref, familial.

Trempe tes lèvres, Sabine, dit Samuel enjoué, et Sabine sans se faire prier avale cul sec le fond de son verre de vin. Samuel applaudit. Sabine se sert copieusement. Lise la regarde avec satisfaction manger avec appétit, engloutir les tomates mozzarella avec une régularité de métronome. Sabine au moins fait honneur, dit-elle, et elle ajoute, alors les filles, plage demain matin ? Nina

lève la tête de son assiette, les filles, ça la rend toute chose. L'étrangeté de Sabine ici, de Sabine sous la tonnelle, de Sabine traînant autour de la piscine pourrait se fondre dans ces deux mots-là, les filles, et elle, Nina, devenir la moitié de deux, un bout de quelque chose. Plage, oui. Sabine ne répond rien, les regarde à peine et Nina voit bien qu'elle ne perçoit rien de ce que cette soirée a d'exceptionnel, ni des efforts qu'ils font pour qu'elle lui semble quotidienne.

Je vais me coucher, dit Nina, sans attendre le digestif qui pousse à rester tard, dans le soir doux, près des bouteilles débouchées et des couverts sales qu'ils ne rangeront que le lendemain.

Lise s'allonge sur le lit. Sa tête trouve sa place contre la poitrine de Samuel. Elle dit, remonte un peu, ton épaule tombe, et cale sa joue dans le coin moelleux. Je ne sens plus mes jambes, murmure Lise, et ça lui fait plutôt du bien, d'être si fatiguée, l'impression bizarrement rassurante qu'ils ne vont jamais pouvoir repartir.

Sur le mur blanc la lumière de la lampe est orange et faible. La chambre est presque vide. Ils aiment ne pas emporter grand-chose ici. Jouer les Robinson sur leur île familière. Lise accorde un soin maniaque à ce que les murs restent blancs, le carrelage, vaste et nu.

Tu crois qu'elle vont s'entendre ? Mmmh, fait Lise. La question lui cause un léger embarras, comme l'épaule de Samuel qui s'est affaissée et donne à présent à sa tête un angle désagréable. Elle est gentille, cette petite, continue Samuel. Elle ne parle pas beaucoup, mais elle est gentille. Et puis elle mange bien. Lise pouffe dans l'épaule de Samuel, la fatigue et l'inconfort lui rendent cette conversation pénible et comique, elle ne peut que faire l'effort de se représenter les joues gonflées de Sabine, la mâchoire de Sabine mastiquant les tomates mozzarella avec application et elle pouffe de plus belle, répétant, au bord du fou rire, ah, ça, elle mange bien. Arrête, dit Samuel, c'est nul.

Les filles dorment dans la même chambre. Des lits jumeaux que Nina a pris soin de rapprocher l'un de l'autre. Il fait chaud et on doit laisser la fenêtre ouverte. Les moustiques entrent et bourdonnent. Nina dans le noir écoute leur vol. Le silence quand ils se posent sur un mur. Elle lève sa sandale dans un mouvement très lent puis les écrase d'un coup, faisant de petites taches d'un brun épais qu'elle s'empresse de nettoyer, se demandant toujours à qui appartenait le sang dont ils étaient gorgés.

Ce soir il y a le souffle tiède du dehors et la présence de l'autre qui s'est endormie tout de suite, enfoncée bouche ouverte dans l'oreiller. C'est la première fois depuis très longtemps que Nina dort avec quelqu'un auprès d'elle. Depuis toute petite dans le creux de sa mère. Après, les lits sont vides. Nina n'en dort que plus mal. Le moindre bruit la réveille. Peut-être ses parents ont-ils fait attention, toujours, à ce que rien ne trouble son sommeil, au point que dans ce silence préservé elle a pris l'habitude d'être à l'affût, petite sentinelle des nuits trop

Hélène Gaudy

Si rien ne bouge

longues. Si quelqu'un entrait dans leur appartement, serrure crochetée doucement et silhouette sur le seuil, ce serait elle, Nina, qui donnerait l'alerte ou aurait juste le temps de se cacher sous son lit avant que l'inconnu pénètre dans la chambre. Elle est toujours la première éveillée avant même le réveil. Toujours la dernière endormie au cas où quelque chose. Et voilà qu'elle se retrouve avec ce corps près du sien, lourd et bouche ouverte, sans discussions sous la couette.

Nina se retourne sans cesse. Elle regrette d'avoir rapproché son lit de celui de Sabine. L'incongruité de cette présence près d'elle ne permet aucun sommeil. Même les yeux clos elle la sent à travers son souffle chargé, sifflant.

Autant la voir de près, la voir une fois pour toutes, se dit-elle, et puis je n'y penserai plus et je m'endormirai.

Nina se lève. Au-dessus de Sabine, se penche. Accroupie sur le carrelage, elle regarde cette bouche ouverte qu'elle aurait crue plus grande et plus noire. Les dents sont larges et blanches et la lèvre, gonflée. Sabine dans son sommeil a l'immobilité calme et pesante d'un cétacé ou d'une pierre. Sa peau est lisse, tendue et humide comme celle d'un cachalot, pense Nina, parce que cachalot lui semble moins insultant que baleine. Les cheveux de Sabine sur l'oreiller blanc semblent plus longs, plus frisés et plus denses que le jour.

Du drap dépasse son épaule ronde, la bretelle de sa chemise de nuit. Son corps enfle à chaque respiration et s'élève en douceur, presque jusqu'à la joue de Nina qui de plus en plus se penche. Son regard s'attache au corps de Sabine comme à celui d'une morte, captivé par ce que son immobilité permet et révèle. Entourée d'êtres familiers comme des objets, elle ne se souvient pas d'avoir jamais approché de si près quelqu'un d'autre. Elle peut même flairer son parfum, elle qui n'est coutumière que de l'odeur de ceux de sa famille, même sang même peau, celle de sa mère surtout, ce parfum âpre de feuille qu'on froisse. Sabine sent l'eau de toilette de fille, le fruit rouge bon marché et la crème solaire. De sa peau de baleine malléable comme du beurre, Nina approche un doigt tendu curieux.